

XYZ. La revue de la nouvelle

Le retard absolu

Jean-Pierre Vidal



Number 116, Winter 2013

Nouvelles d'une page : des histoires en miniature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70425ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vidal, J.-P. (2013). Le retard absolu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (116), 57–57.

Le retard absolu

Jean-Pierre Vidal

C'EST TOUJOURS comme ça quand on a trop de temps. On prend ses aises, on musarde, on rêve ou on prend un livre. Un roman, par exemple, qu'on n'a pas lu depuis longtemps, pourquoi pas Hemingway : *Pour qui sonne le glas* ? Il y avait pas loin d'une heure que j'y étais plongé quand, brusquement, l'idée m'est venue de regarder l'horloge grand-père qui au salon, avec une obstination impassible, égrène le temps depuis qu'Ingrid est partie avec ma Rolex, « l'intemporelle », comme le dit la publicité.

J'allais manquer l'enterrement à l'autre bout de la ville. Heureusement, je m'étais rasé, j'avais mis mon plus beau costume et il ne me restait plus, somme toute, qu'à nouer ma cravate, ce qui, expert que je suis devenu à cause de mon métier et du décorum un peu vain qu'il exige, ne me prend guère de temps.

À cette heure-là, on n'attend pas longtemps le métro, et me voici, presque à l'heure, sur le parvis de l'église. Mes amis sont tous là : « On n'attendait plus que toi ! » Le ton est celui du reproche rigolard. Ils se précipitent sur moi et, à grand renfort d'embrassades, me palpent, me bousculent, me pressent. Ça fait chaud au cœur. Il fallait vraiment la mort pour nous réunir tous, après si longtemps. Sur un signe de tête du plus vieux, ils se saisissent de moi, m'empoignent par les bras et les jambes et me couchent dans le cercueil ouvert qui vient de sortir de la limousine : j'ai juste le temps de constater que c'est du merisier, de marque Sam Wood.

Le couvercle refermé, j'ai beau hurler à pleins poumons, les cloches qui sonnent à toute volée couvrent ma voix.

Et j'emporte pour l'éternité l'image d'Ingrid Bergman tendant ses lèvres à Gary Cooper.